

JOURNAL DU LOT

Paraissant les Mardi, Jeudi et Samedi

CAHORS ET DÉP. : — 3 mois, 5 fr. ; 6 mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr.
HORS DU DÉP. : — » 6 » 11 » 20

Les abonnements se paient d'avance. — Joindre 50 cent. à chaque demande de changement d'adresse.

CAHORS : A. LAYTOU, Directeur, rue du Lycée.
PARIS : HAVAS et C^e, 8, place de la Bourse.

On est inscrit pour un abonnement de même durée, quand on ne renvoie pas le numéro qui suit l'abonnement précédent.

Imprimerie A. Laytou.

ANNONCES (la ligne) : 25 cent
RÉCLAMES : 50

La publication des Annonces légales et judiciaires de tout le département est facultative dans le Journal du Lot.

Chemin de fer d'Orléans. — Service d'été

Arrivées à CAHORS	Départs de CAHORS	LIBOS	VILLENEUVE-SUR-LOT	AGEN	PERIGUEUX	BORDEAUX	PARIS
11 h. 16 ^m matin.	5 h. » ^m matin.	6 h. 49 ^m matin.	10 h. 12 ^m matin.	8 h. 23 ^m matin.	10 h. 40 ^m matin.	4 h. 27 ^m soir.	1 h. 8 ^m matin.
5 » 10 » soir.	1 » 40 » soir.	2 » 51 » soir.	3 » 56 » soir.	4 » 22 » soir.	5 » 51 » soir.	10 h. 33 — 11 h. 22 soir.	4 » 39 » »
10 » » »	5 » 40 » »	7 » 34 » »	8 » 46 » »	9 » 28 » »	10 » 55 » »	*	2 » 48 » soir.

Train de marchandises régulier : (Départ de Cahors — 5 h. 15^m matin. Arrivé à Cahors — 7 h. 56^m soir.)

Train de foire. — Arrivée à Cahors. — 9 h. 33^m matin.

Cahors, 10 Septembre.

Quelques semaines seulement nous séparent de la réunion des Chambres. Elles ne doivent pas être perdues pour ceux de nos compatriotes influents qui, à l'occasion des élections sénatoriales, veulent relever le département du Lot dans l'opinion de la France. Partout les députés sont en campagne, à quelque parti qu'ils appartiennent. Dans le Lot, trois députés sur quatre étant bonapartistes, leur influence si minime qu'elle soit parmi les hommes éclairés, doit être combattue avec persévérance. Nous savons qu'on ne néglige rien pour nous maintenir au nombre des très-rare départements qui sont en hostilité ouverte avec la Constitution issue de la volonté de la nation. Cette activité, qui est le caractère distinctif des partis vaincus, doit être au moins égalée par les amis de la loi, de l'ordre et du progrès. Plus l'impérialisme s'accroche à toutes les branches afin de sortir du gouffre où il est tombé et où il restera, plus il faut de zèle, de dévouement et de patriotisme pour la protection efficace des droits et des intérêts du Lot.

Voici d'abominables paroles qu'on lit dans le Pays :

« Nous appelons de tous nos vœux, le moment où la République n'aura plus le frein nécessaire qui l'obligeait à commettre aussi peu de fautes et aussi peu de crimes que possible. »

Nous souhaitons qu'avant peu de temps elle se montre telle qu'elle est et se libère de toutes les formes artificielles, postiches et bâtarde qui la défigurent au point de la rendre présente.

Ces sentiments sont dignes du parti de l'empire. Ayant perdu toutes ses illusions, ce parti ne croit plus que l'empire puisse revenir autrement que sur des cendres fumantes, et il s'accroche à cette dernière espérance. Nous avons dit cela bien souvent à nos lecteurs, et les faits justifient de plus en plus nos prévisions. Heureusement, à mesure que les bonapartistes perdent toute retenue et provoquent le désordre, les républicains de la veille fortifiés par l'adhésion des républicains du lendemain se montrent tolérants, modérés et sages.

Nous avons beau nous dire que rien ne motive aujourd'hui la démission du maréchal de Mac-Mahon, nous sommes bien forcés de nous avouer à nous-mêmes que si elle n'est pas probable, elle n'est pas impossible.

Donc, la France est déjà, de ce fait, en face d'une éventualité de crise de gouvernement.

Qui remplacerait le maréchal de Mac-Mahon ? Franchement, cela importe peu ; car du moment qu'on en sera réduit à choisir entre MM. Gambetta et Grévy, les seuls dont le nom soit sérieusement prononcé, le résultat serait à peu près le même comme effet vis-à-vis de l'Europe.

Le général Chanzy aurait eu pour l'étranger, sur MM. Gambetta et Grévy, l'avantage d'appartenir à l'armée et de porter une épée.

Mais l'Europe pourrait-elle prendre au sérieux l'avocat Grévy, et l'avocat Gambetta, qui ont parlé à la Chambre avec autorité, avec talent, mais qui, dans aucun acte de leur carrière publique, n'ont révélé leurs aptitudes comme chefs de gouvernement. Est-ce que leur situation personnelle ferait comprendre aux empereurs et aux rois qui ont les yeux tournés sur la France, avec plus de malveillance

que de sympathie, que l'un ou l'autre fut porté par le cours des choses et le hasard des événements à la tête de l'un des plus grands États du monde, et vint occuper dans Versailles encore si plein des grands souvenirs du mémorable règne de Louis XIV, de glorieuse mémoire, la place restée vide ?

La haute personnalité de M. Thiers ne suffisait pas à remplir cette place. Le maréchal de Mac-Mahon même, malgré son illustration conquise sur les champs de bataille, ne saurait apporter à la France, vis-à-vis de l'Europe monarchique, la force que donne un passé royal et dynastique.

Que serait-ce donc, si les grands cabinets étrangers voyaient assis dans le fauteuil de président de la République, M. Grévy ou M. Gambetta ? Est-ce qu'un sourire de douce ironie ne viendrait pas errer sur les lèvres des hommes d'Etat de l'Angleterre de l'Allemagne, de l'Autriche de la Russie et de l'Italie ?

Cependant, nous avons beau chercher autour de nous, nous ne voyons pas d'autres aspirants à la succession du maréchal de Mac-Mahon dont la candidature pourrait réunir la majorité du congrès appelé à pourvoir à la vacance de la première magistrature de la République.

Au surplus, si cette situation ne se produit pas prématurément avant le vingt novembre 1880, elle existera fatalement à cette date : elle n'aura été que retardée.

(Le Soleil.)

INFORMATIONS

M^{me} Thiers a reçu la lettre suivante de l'archevêque d'Alger.

Alger, 3 septembre 1878.

Madame,

Un service solennel a été célébré ce matin, dans l'église cathédrale d'Alger, en mémoire de celui dont toute la France déplore la perte avec vous.

J'ai tenu à présider moi-même au service et à témoigner ainsi publiquement de ma gratitude pour les témoignages de bienveillance dont M. Thiers et vous-même, madame, avez daigné m'honorer.

C'est dans ces sentiments que j'ose vous prier d'agréer, une fois encore, l'expression de mes douloureuses sympathies et celle de mon profond respect.

CHARLES, archevêque d'Alger.

M^{me} Thiers, qui devait se rendre aux eaux, retarde son départ pour attendre la fin de l'impression « en bonnes feuilles » du premier volume des discours de M. Thiers. Cette publication, dit le Temps, doit paraître à la fin de l'année. Actuellement M. Mignet corrige les épreuves de ces discours et M. Calmon corrige celles des notices qui doivent précéder les discours.

M^{me} Thiers fait en outre recopier sur le manuscrit original le grand ouvrage philosophique auquel M. Thiers avait travaillé durant les dernières années de sa vie, et qui sera également livré plus tard à la publicité.

Il y a quelques jours à Paris, une recrudescence considérable de voyageurs qui se fait sentir plus particulièrement dans les arrondissements du centre.

L'assassin du général Mesentzoff a été arrêté à Alexandrowa.

Les dernières estimations portent le nombre des noyés, par suite de la collision de la Prin-

cesse Alice et du Bywell Castle, plus haut qu'on ne le pensait jusqu'ici. On croit maintenant qu'il y a de 6 à 700 victimes, et ce dernier nombre paraît le plus probable.

Les plongeurs déclarent qu'ils ont touché et senti, dans le salon d'arrière, des groupes de cinq ou six cadavres entrelacés les uns aux autres.

La situation s'aggrave en Orient, ainsi que le prouve la dépêche suivante :

Vienne, 9 septembre.

Le major-général Zach annonce qu'il a été forcé, hier, après 3 heures de l'après-midi, de renoncer à continuer l'attaque contre la position fortifiée que l'ennemi occupe à Bihac, et de retourner à Zavalje. Les portes des Autrichiens ont été assez considérables. Les détails manquent.

L'Albanie qui est limitrophe de la Bosnie s'insurge. Mehemet Ali, l'une des sommités militaires de la Turquie, a été assassiné parce qu'il ne voulait pas marcher contre les autrichiens.

Exécution de Barré et Lebiez.

Samedi matin, à cinq heures vingt-sept minutes, Barré et Lebiez les assassins de la femme Giletty ont expié leur crime.

A deux heures, il y avait déjà vingt mille personnes, au moins, rue de la Roquette, rue de la Folie-Regnault et dans toutes les voies qui entourent la prison. Des gardes républicains à pied et à cheval étaient arrivés, et maintenaient tant bien que mal cette foule groillante et plus tumultueuse de minute en minute.

Pendant ce temps-là, les personnes privilégiées commencent à affluer.

Comment se fait-il qu'alors qu'ordinairement on permet aux seuls journalistes l'accès de la place de la Roquette, on y ait reçu cette nuit plus de quinze cents personnes, n'appartenant à aucune espèce de titre au monde de la presse ?

La construction de la machine n'a pas duré quarante minutes.

Jusqu'à ce jour, au moment où la grande porte de la Roquette s'ouvrait devant le condamné, la première chose qu'il avait sous les yeux, c'était le couteau, qui attirait invinciblement son dernier regard. Le couteau est maintenant caché par un panneau de bois peint en rouge.

L'exécuteur des hautes œuvres allait et venait entre deux haies de curieux, très-pâle contre son habitude, et paraissant préoccupé. Un journaliste lui ayant demandé lequel des deux condamnés serait exécuté le premier, il n'a pas même eu l'air de l'entendre.

Cependant étaient arrivés, les uns après les autres, le greffier du parquet, M. Baron, commissaire de police de la Roquette, M. Jacob, M. Vergiaud, secrétaire de la préfecture de police.

L'heure était venue pour ces messieurs d'entrer dans la prison. Il était cinq heures moins dix. Le jour se levait.

Que faisaient pendant ce temps les condamnés ?

Barré, qui depuis la veille était plongé dans la consternation la plus morne, était éveillé, assis sur son lit, muet, fixant de

temps en temps ses gardiens avec des yeux sans regard ; pas un mot. A plusieurs reprises on lui avait offert à manger, sans même recevoir de réponse. Il avait seulement accepté un cigare.

Lebiez, lui, avait été très-affecté dans la matinée de la veille, à la suite de la visite de son père. Puis il avait repris le dessus et avait passé son après-midi à fumer des cigarettes.

M. Jacob étant venu le voir :

« Je sais bien que je suis perdu, lui avait-il dit ; je ne me fais aucune illusion... Tout sera fini avant la fin de la semaine. »

A dix heures du soir, il s'était profondément endormi, après avoir un peu joué aux cartes.

Ce fut dans la cellule de Barré que pénétrèrent d'abord le directeur de la prison, M. Baron, M. Jacob, et le greffier du parquet.

En voyant tout ce monde, il devint horriblement pâle et se mit debout.

« Barré, lui dit le directeur de la Roquette, votre pourvoi en cassation et votre recours en grâce sont rejetés. »

Barré ne répondit que par un signe de tête, retomba sur son lit et se laissa habiller sans résistance par ses gardiens. On lui donna une cigarette ; il daigna machinalement l'allumer. Puis on le laissa seul avec M. l'abbé Crozes, pendant qu'on entra dans la cellule de Lebiez.

Celui-ci dormait encore. Un gardien lui frappa sur l'épaule. Il s'éveilla, comprit de suite, et pâlit comme Barré. Néanmoins il dit d'une voix fermée :

C'est bien, je vous suis !

Et il se vêtit seul, quoique d'une main un peu tremblante. On le laissa alors avec M. l'abbé Latour, aumônier de la Petite-Roquette. Barré et Lebiez, sans seulement s'entrevoir, furent conduits, l'un à l'avant-greffe, l'autre dans une petite pièce voisine. Avant de partir, tous deux avaient remis aux aumôniers des lettres et des papiers.

La double toilette commença, faite par M. Roch pour Barré, et pour Lebiez par Berger, le premier aide. Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot.

Cela ne prit pas plus de dix minutes. On offrit à chacun des condamnés un verre de vin qu'ils acceptèrent, et le cortège se mit en route dans l'ordre suivant :

Deux gardiens.

L'exécuteur des hautes œuvres.

Barré, soutenu par deux aides et accompagné de M. l'abbé Crozes.

Deux gardiens.

Puis, à dix pas de distance.

Deux gardiens.

Lebiez marchant d'un pas ferme et à peine soutenu par les aides. A côté de lui, l'abbé Latour.

Enfin, deux derniers gardiens.

La grande porte ouverte. Les curieux, affolés, envahissent en ce moment jusqu'à l'alcôve de l'abbé Crozes, jusqu'à la grande voiture dans laquelle les bois de justice avaient été apportés.

Le cortège de Barré sorti, la porte se referme à demi. Le condamné, la tête inclinée sur l'épaule, regarde une seconde la guillotine d'un air hagard. Il s'arrête, le prêtre l'em-

brasse, M. Roch le saisit. Un coup sourd, c'est fini.

Puis, pendant que le corps roule dans le panier, la porte se rouvre, et voici Lebiez, Lebiez qui a entendu tomber le couperet, mais qui n'a pas perdu son attitude ferme. Rasé comme il l'est, ceux qui l'ont vu à la cour d'assises ne le reconnaîtraient certainement pas.

Il s'avance lentement.

A ce moment, d'une des lucarnes de la voiture du bourreau part ce cri, poussé par un imprimeur de province, ami du condamné :

— Bravo, Lebiez !

Lebiez regarde et répond d'une voix ferme :

— Adieu !

Le voici contre la bascule. Il voit le sang dont elle est couverte... Sa figure se contracte en une crispation de dégoût. M. Roch le saisit à son tour... Quand le couteau est tombé, il n'y avait pas une minute qu'il venait de trancher la tête de Barré. Jamais exécution n'avait été faite aussi rapidement !

L'exécuteur a déclaré que rarement condamnés avaient perdu au tant de sang. Du tronc de Barré a jailli un double jet rouge qui est venu tacher le pantalon d'un officier.

Les deux corps ont immédiatement été transportés, dans la voiture *ad hoc*, au Champ-des-Navets, d'où ils seront exhumés les familles les ayant réclamés.

Voici d'autres détails d'après le Temps :

Barré a été comme anéanti quand on lui a appris que son dernier moment était arrivé. Il a repris ensuite un peu de courage et a donné à l'aumônier toutes les preuves possibles d'un sincère repentir. Après avoir reçu le pardon de Dieu, il s'est livré aux mains de la justice. On a dû le soutenir pendant le trajet, mais sa résignation était parfaite.

Lebiez a été ferme depuis le commence-

ment jusqu'à la fin. M. l'abbé Latour, qui remplissait pour la première fois ce ministère, et qui a reçu sa confession, en était dans l'étonnement et l'admiration. Calme, résigné, il s'est noblement conduit, et devant Dieu et devant les hommes. Pas la moindre hésitation, la plus légère plainte, la moindre défaillance. Il est mort comme le bon larron, plein de confiance dans la miséricorde de Dieu et de repentir pour ses égarements.

Barré a fait demander à Lebiez de lui pardonner tout ce qu'il avait dit avant et pendant le jugement, pour grandir sa part de responsabilité dans le crime. « Dites-lui que je lui pardonne, a répondu Lebiez ; nous étions unis pour le crime, soyons-le pour l'expiation. »

Au résumé, mort très-chrétienne des deux suppliciés.

On lit dans le *Moniteur universel* :

En regard de ce spectacle, dont nous ne nous dissimulons pas l'horreur, il faut rappeler le crime de Barré et Lebiez, et les circonstances monstrueuses dans lesquelles ce crime s'est accompli.

Une vieille femme, riche de quelques milliers de francs, est attirée dans un guet-apens; elle entre chez Barré, qui d'un coup de marteau, l'assomme; elle tombe évanouie; Lebiez à deux reprises, lui enfonce un grattoir dans le cœur et dans les poumons. Puis, tops deux, froidement, la découpe, lui scie les bras, les jambes, la tête, le tronc, font des paquets de ces restes informes et les dispersent.

A côté de cette boucherie, l'exécution légale n'est plus rien.

Tel a été le crime.

Telle est l'exécution. Elle est au-dessous du crime.

CHRONIQUE LOCALE

L'imprimerie étant en plein déménagement, nous ne pouvons adresser aujourd'hui à nos abonnés que deux pages du journal.

La Société Générale a l'honneur d'informer le public qu'elle vient de créer une Agence à Cahors.

Cette Agence établie 7, rue Fénelon, commencera ses opérations le 14 Septembre.

M. Béral, capitaine de 1^{re} classe d'état-major du génie à Bordeaux, a été désigné pour remplir les fonctions de chef du génie à Montauban.

Les grandes manœuvres.

Dans la journée du vendredi 6 septembre sont arrivées à Beaumont-de-Lomagne, venant de Saint-Clar :

La 33^e division d'infanterie, commandée par M. le général Paturel, composé de :

La 65^e brigade (9^e et 20^e de ligne) sous les ordres du général Minot ;

La 66^e brigade (7^e et 11^e de ligne et 29^e bataillon de chasseurs à pied) sous les ordres de M. le général Mangin.

A cette division sont attachés :

Le 14^e régiment de chasseurs à cheval.

Huit batteries d'artillerie.

Une section du génie.

Ce qui, avec les différents services administratifs, forme un effectif d'environ dix mille hommes.

La division s'est établie en cantonnement à Beaumont pour se diriger le samedi 7 septembre sur les positions de Cox-Cadours où elle doit se rencontrer avec la 34^e division d'infanterie.

Malgré la chaleur les troupes ont supporté les marches sans fatigue, le bon ordre a été remarqué et l'état sanitaire est très satisfaisant.

Ainsi que nous l'avions promis à nos lecteurs, voici quelques renseignements sur les opérations militaires qui termineront la série des manœuvres du 17^e corps d'armée.

Dimanche, le général de Salignoac-Fénélon et son état-major sont rentrés à Toulouse. Repos pour les troupes qui conservent leurs

cantonnements entre Cox et Cadours.

Lundi, 9 septembre, à cinq heures du matin, départ des troupes et prise de positions autour du faubourg Saint-Cyprien.

Mardi 10 septembre, à la pointe du jour, attaque du faubourg, défendu par quelques bataillons de la 34^e division. Combat d'artillerie; tentative d'assauts; manœuvres stratégiques; passage de la Garonne à l'aide d'un pont de bateaux construits par les pontonniers; prise du faubourg; campement dans les environs, chaque brigade occupant un point indifférent.

L'attaque et la défense du faubourg Saint-Cyprien présenteront cette particularité intéressante que tout y sera laissé à l'imprévu et que les chefs de corps ignoreront jusqu'au dernier moment les points sur lesquels l'engagement aura lieu.

Ce sera donc un véritable combat que le 17^e corps livrera mardi prochain aux portes de la ville; combat dans lequel, notre philosophie s'en réjouit d'avance, il y aura peut-être beaucoup de coups de fusils échangés, mais pas une goutte de sang répandue.

Mercredi 11 septembre, à six heures du matin, départ des troupes pour le Polygone; soins de toilette.

A onze heures formation des lignes, les troupes étant massées sur quatre rangs: à une heure, défilé des troupes devant M. le général de Salignoac-Fénélon, commandant en chef le 17^e corps d'armée, dans l'ordre suivant: infanterie, cavalerie, artillerie.

Bourse de Paris

Cours du 10 Septembre.

Rente 3 p. %	77.05
— 3 p. % amortissable	80.40
— 4 1/2 p. %	106.75
— 5 p. %	112.80

Pour tous les extraits et articles non-signés. Le propriétaire-gérant, A. Layton.

AU GRAND MAGASIN UNIVERSEL

J. LARRIVE

rue de la Liberté, à Cahors (Lot).

Spécialité d'Articles

POUR LE CLERGÉ & COMMUNAUTÉS PÉLAGIEUSES

Draps et Mérinos pour soutanes, Escots religieux, Serge et Flanelle de santé, Nappes, Lavabos et Devants d'Autel brodés or.

Rabats, Ceintures,

Calottes, Barrettes, Ceinturons,

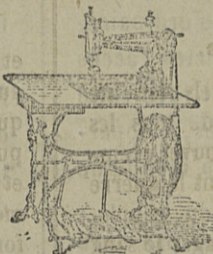
Bonnets grecs, Cordons d'aube, Surplis,

Soutanes, Encens de la catholicité,

Braise-encens, Mouchoirs fil de Cholet,

Toiles, Nappes et Serviettes.

Couvre-pieds et Couvertures.



Lampes économiques à essence de pétrole,

Veilleuses du sanctuaire brûlant 240 heures,

Tapis d'Aubusson pour Eglise et appartement,

Tapis aloès, Coco, Manille pour passage,

Tapis de table et descentes de lit,

Toiles cirées, Nattes et Paillassons.

Calicots, Toiles à matelas.

CONFECTIONS POUR ECCLÉSIASTIQUES :

Mantelets mérinos double chaîne.....	14, 16, 18	Manteaux, drap bleu et noir.....	45, 50, 60
— drap de Sedan.....	15, 18, 20, 22	Calottes et Caleçons.....	5, 6, 50, 8
Douillettes alpaga et mérinos.....	18, 20, 22, 25	Pantalons.....	8, 10, 12
— mérinos dble chaîne ouatées. 40, 42, 45, 48, 50		Gilets flanelle de santé.....	6, 7, 8 et 10
— imperméables.....	45, 50, 55	Semelles hygiéniques contre le froid aux pieds.	1

LAFFARGUE, CONSTRUCTEUR

MÉCANICIEN, breveté s. g. d. g.

A PRAYSSAC (LOT)

Manège Laffargue spécial pour batteuses à bras (système Suisse) Moulins à farine, Pompes d'irrigation, Scieries, etc.

Manège seul, prix 400 fr. Manège avec batteuse, 600 fr. Deux chevaux en 10 heures font rendre à la machine 60 hectolitres de blé. — Ventilateurs de 60 à 100 fr. — Trieurs de grains pour agriculture et meunerie de 185 à 250 fr. — Charrue vigneronne à brancards pour un cheval 55 fr. — Pressoirs à vendange, système universel Mahille de 170 à 1,000 fr. — Foulloirs à vendange de 60 à 170 fr. — Presse à huile Laffargue de 700 à 800 fr. — Turbines à chambre d'eau en fonte, pour moulins de ruisseaux, permettant d'utiliser les eaux d'été et celles d'hiver avec de grandes variations de chute (la dépense d'eau peut varier de simple au double sans perte de rendement.) — Hulerie, Transmission du mouvement, etc. Etant en relation avec la majorité des constructeurs, M. Laffargue s'engage à fournir toutes les machines que l'on désirera, garanties bonnes de fonctionnement et de solidité. — NOTA. Pour éviter tout retard, prière d'envoyer les demandes de machines quelque temps avant l'époque où on désirerait s'en servir. — Se méfier des contrefaçons.

Sterilité de la Femme

constitutionnelle ou accidentelle le complètement détruite par le traitement de M^m LACHAPPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. — Consultations tous les jours de trois à cinq heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries, à Paris.

A VENDRE

EN BLOC OU EN PARCELLES LE DOMAINE DE RÉVEILLON

situé dans la commune d'Alvignac, près de la station de Rocamadour, composé de Bois, Pâtures, Prés, Terres labourables, Bâtimens en très bon état. S'adresser pour les renseignements sur les lieux à M. D lhour, propriétaire.

BAYLES, J^{NE}

RUE DE LA LIBERTÉ, CAHORS,

A l'honneur de prévenir les personnes qui ont la vue fatiguée par la travail ou bien par des verres mal appropriés à leurs yeux, qu'on trouve, chez lui un grand assortiment de lunettes, de conserves en verre cristal, blancs, colorés, fumés des meilleures fabriques de Paris, verres de rechange pour myopes, et pour presbytes; on trouvera aussi le même assortiment en longues-vues, lorgnettes, jumelles de spectacle, lorgnons, pince-nez faces à main, boasses, loupes, pièces à lire, baromètres, thermomètres, hygromètres, éprouvettes, pèse-liqueurs en tout genre, alambics pour l'essai des vins, boîtes de mathématiques, graphomètres, décimètres, équerres, niveaux-d'eau et à bulle-d'air, miroirs, jalons, chaînes d'arpenteurs, compte-fils, microscopes, porte-monnaies, porte-feuilles, passe-partout assortis, cannes, gibecières, sacs de fantaisie et de voyage, stéréoscopes, épreuves, groupes et paysages etc., etc.

Le Magasin de Lunetterie situé ci-avant au fond de la rue de la Liberté est transféré au bout de la même rue.

ORFÈVRE ET COUVERTS DE LA MAISON CHRISTOPHE ET RÉARGENTURE. BIJOUTERIE RELIGIEUSE ET ACHAT DE VIEILLES MATIÈRES D'OR ET D'ARGENT.

ARTICLES DE PARIS, TONDEUSES, TOURNE-BROCHES ET RÉPARATIONS. ASSORTIMENT DE REVOLVERS DES FABRIQUES DE LIÈGE.

Eaux minérales de Miers

GARE DE ROCAMADOUR

HOTEL CARBOIS

A Alvignac (Lot).

L'Hotel Carbois, le premier que l'on trouve en arrivant de la gare de Rocamadour à Alvignac, jouit d'une réputation justement méritée. Les étrangers qui fréquentent cet Etablissement, y sont l'objet des attentions les plus délicates. Chacun se plaît à le reconnaître.

M. CARBOIS, le seul de la commune d'Alvignac, actionnaire de la Fontaine minérale, offre à tous ses clients de leur donner tous les renseignements qui pourraient leur être nécessaires.

Omnibus à tous les trains pour conduire les voyageurs de la gare de Rocamadour à l'Hotel Carbois.

Grand Hôtel de Champagne et Mulhouse

CHAMBRES & CABINETS CONFORTABLEMENT MEUBLÉS

Prix modérés

Tenu par GALLIOT

87, Boulevard de Strasbourg, 87, près les gares de l'Est et du Nord.

Une ligne de tramway va directement du boulevard de Strasbourg à l'Exposition Universelle

P. A. R. I. S.